

Karlovy Vary, Locarno et FFM Les festivals, ici et ailleurs : c'est ma tournée!

André Lavoie

Volume 23, Number 4, Fall 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33229ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lavoie, A. (2005). Karlovy Vary, Locarno et FFM : les festivals, ici et ailleurs : c'est ma tournée! *Ciné-Bulles*, 23(4), 44–47.

Les festivals, ici et ailleurs : c'est ma tournée!

ANDRÉ LAVOIE

L Le lecteur se doit d'être prévenu : voyant défiler ici noms de stars prestigieuses et lieux au parfum d'exotisme luxueux, il pourrait croire que l'auteur de ces lignes n'est qu'un indécrottable *jet-setter*, un infatigable voyageur au long cours, un festivalier qui ne se contente plus de son carré de sable montréalais, déjà bien garni en événements cinématographiques, mais qui veut à tout prix tout voir, et avant tout le monde... Rien n'est plus loin de la réalité.

Ce sont d'heureux hasards et de belles coïncidences — comme dans le meilleur, ou le pire, des *Lelouch*... — qui m'ont permis d'aller, et ce pour la toute première fois, au Festival international du film de Karlovy Vary (du 1^{er} au 9 juillet), en République tchèque, ainsi qu'au Festival international du film de Locarno (du 3 au 13 août), en Suisse. Le même été, à moins d'un mois d'intervalle! Dans les deux cas, je n'avais qu'une vague idée de ces deux événements, impressions surtout forgées à partir des témoignages de mes collègues Michel Coulombe et Christina Stojanova. Certes, ils ne rivalisent pas avec ceux de la « sainte trinité » (Cannes-Venise-Berlin), se situant plutôt dans la case intermédiaire, là où loge fièrement Toronto, cette même case que le Festival des films du monde de Montréal (FFM) croyait dignement occuper il n'y a pas si longtemps... Et pourtant, ils ont beaucoup à offrir : leur dimension à échelle humaine, le choix qu'ils offrent aux cinéphiles et aux journalistes, et surtout, le cadre exceptionnel qui enveloppe le public à la sortie des salles. Parfois plus inspirant que bien des prétendus chefs-d'œuvre.

Vive Karlovy Vary!

Première destination : Karlovy Vary. Je m'envolai là-bas habité par un réel sentiment d'euphorie puisque mon dernier voyage en Europe remontait à plus de neuf ans (prétexte : le défunt Festival du cinéma québécois de Blois, en France) et que l'envie de connaître un nouveau pays, ainsi que sa superbe capitale, Prague, rendait le voyage encore plus excitant. Or, il est faux de croire que la vie d'un festivalier se déroule totalement en marge du monde réel (ou touristique!) et, plus encore, à des années-lumière du lieu où le festival se déroule. L'accueil, les condi-

tions de projection, les services disponibles, le sourire (ou son absence!), le contact avec des gens de l'endroit qui fréquentent l'événement, et la possibilité de visionner la production nationale qui franchit de plus en plus mal les frontières à cause de l'emprise hollywoodienne, autant d'opportunités pour un esprit le moins curieux de se faire une petite idée de ce qui se cache dans le pays dont il foule le sol pour la toute première fois. C'était vrai pour la République tchèque, et ça l'était aussi pour la Suisse — patrie d'un de mes cinéastes préférés, Alain Tanner —, bien que leurs réalités cinématographiques révèlent des différences profondes, marquées par le passé politique turbulent du premier et la neutralité congénitale du second. Et bien sûr, leur pouvoir économique : les maisons éventrées sur la route entre Prague et Karlovy Vary seraient depuis longtemps rénovées ou démolies si elles avaient le moindrement défiguré le paysage de la Suisse propre et prospère...

D'ailleurs, bien que je ne sois un économiste patenté ou un féru de la finance, ces deux voyages m'ont montré à quel point l'Europe est fracturée de toutes parts, diversifiée par ses langues, ses cultures et ses paysages, et plus que jamais divisée sur le plan économique. Encore là, les festivals deviennent des véritables baromètres de la prospérité, réelle ou relative, du pays où ils se tiennent. Et à ce chapitre, bien des signes ne trompent pas.

La ville de Karlovy Vary, située à une centaine de kilomètres à l'ouest de Prague et tout près de la frontière allemande, est reconstruite depuis des siècles pour ses eaux aux pouvoirs bienfaisants, haut lieu de cure et de détente pour malades fortunés. Il n'est pas rare de voir les touristes se balader en traînant fièrement une étrange tasse de porcelaine pourvue d'un long bec pour « déguster », si possible à petites doses, cette eau miraculeuse au parfum... nauséabond. Un peu comme à Cannes ou dans une quelconque station balnéaire, les touristes n'y viennent pas pour le dynamisme de sa scène culturelle, encore moins pour ses nombreuses salles de cinéma puisque celles-ci se font plutôt rares dans cette ville à l'architecture inspirante, aux résidences d'un luxe raffiné et discret. Depuis la chute du mur de Berlin et la fin du communisme, on sait maintenant que les Russes, du moins ceux qui appartiennent



Centre névralgique du Festival : l'Hôtel thermal, vestige de l'époque communiste et des errances architecturales des années 1970
 PHOTO : FILM SERVIS FESTIVAL KARLOVY VARY

à la classe des nouveaux riches — n'avez pas la mauvaise idée de leur demander d'où leur vient tout cet argent... —, ont fait main basse sur les plus belles demeures de Karlovy Vary, sans compter celles de Prague. La ville apparaît ainsi prospère, du moins si l'on se fie aux façades, mais les pouvoirs des autorités municipales sont plutôt limités. C'est pourquoi, malgré les supplications de la direction du Festival, qui étouffe au sinistre Hôtel Thermal, vestige de l'époque communiste et des errances architecturales des années 1970, les salles de cinéma dignes de ce nom se comptent sur les doigts d'une main. Et pourquoi pas un multiple? Parce que si Karlovy Vary bourdonne de festivaliers pendant l'événement, le reste de l'année les 55 000 habitants de la municipalité ne pourraient suffire à remplir ces nouvelles salles.

Pendant l'événement, on réquisitionne des salles de conférences aux dimensions microscopiques, de luxueuses salles de bal, sans compter l'installation d'un immense chapiteau gonflable! Le septième art n'y est peut-être pas toujours bien servi (sièges inconfortables, bande sonore vrombissante du film de la salle voisine, etc.), mais la qualité de la programmation, et l'enthousiasme d'un public étonnamment jeune, venant aussi bien de Pologne, d'Allemagne que de la capitale tchèque, compensent largement ces faiblesses.

D'ailleurs, comme me le précisait Brigitte Hubmann, responsable des festivals internationaux à Téléfilm Canada, Karlovy

Vary est un formidable endroit pour les artisans du cinéma désireux de faire de l'*audience building*. En effet, à l'image d'un événement comme Fantasia, les têtes grises se font très rares et les cinéastes dont ce public s'entiche ont de fortes chances de le suivre plus longtemps. C'est du moins ce que plusieurs souhaitaient à Sébastien Rose après son triomphe public lors de la présentation de **La Vie avec mon père**, en compétition officielle. Et au-delà de la critique de l'irresponsabilité des *baby-boomers* et de la perte de repères des jeunes générations, la maison en ruines où habite tous les personnages a dû faire sourire bien des spectateurs. Tout comme le formidable esprit de débrouillardise un peu roublarde qui les anime : pour survivre à la complexité tatillonne du communisme, c'était souvent ce qu'il fallait faire.

Le vertige de Locarno

Je n'ai pas rencontré beaucoup de communistes pendant mon séjour au Festival de Locarno. Sans doute craignaient-ils moins une quelconque répression que ce qu'il leur en coûterait pour rester dans ce pays où tout, vraiment tout, est hors de prix. Du moins du point de vue d'un Canadien errant. Car il faut bien le dire, du simple repas léger à l'indispensable bouteille d'eau minérale, format d'un litre, que tout bon festivalier traîne dans son sac ou sous le bras, le porte-monnaie subit un rapide régime minceur à chaque fois qu'on le retire de sa poche.



Vue aérienne de la ville de Locarno avec sa merveilleuse Piazza Grande où se déroulent les projections extérieures du Festival, un cadre pour le moins enchanteur
PHOTO : FOTOFESTIVAL/PEDRAZZINI

Mais une fois le budget calculé — et révisé à la baisse! —, il ne reste plus qu'à se perdre dans l'immensité de ce paysage magnifique de la région du Tessin, la partie italienne de la Suisse, question d'admirer les Alpes, à leur pied ou au sommet; dans les deux cas, l'expérience est inoubliable. Ceux qui considèrent le mont Tremblant exotique et de bon goût auraient tout intérêt à ramasser leurs sous pour découvrir l'autre versant de ce qu'est une véritable montagne, celle qui donne le vertige ou le sentiment, enivrant mais très passager, de dominer le monde...

Le Festival de Locarno, qui se surnomme, non sans fierté, « le plus petit des grands, le plus grand des petits », affiche une caractéristique essentielle pour se démarquer des autres, des « grands » comme des « petits ». Là-bas, les programmateurs tentent non pas de ravir les morceaux de choix de Cannes, mais de trouver ceux qui, d'ici quelques années, feront tourner les têtes sur la Croisette. Locarno affiche un rôle de dénicheur de talents en devenir, d'explorateur des profondeurs cinématographiques. Avec tout ce que cela comporte de ratages, de prétentions, d'essais brouillons, d'idées fulgurantes, de petits coups de génie qui

se terminent souvent en coups d'épée dans l'eau. C'est pourquoi les grands noms du cinéma ne boudent pas Locarno, ils sont tout simplement conviés à aller se faire voir ailleurs! Ce qui laisse beaucoup de place à des cinéastes dont l'œuvre atteint une belle maturité, mais mérite d'être mieux connue à l'étranger (comme Bernard Émond, avec **La Neuvaïne**, en compétition officielle), ou qui font leurs tout premiers pas dans la cour, encombrée et parfois impitoyable, des longs métrages, eux aussi avec les honneurs de la compétition, officielle pour Louise Archambault (**Familia**), ou vidéo pour Denis Côté (**Les États nordiques**).

Ce mandat s'avère essentiel pour assurer la singularité de l'événement, situé, dans le temps et l'espace, pas très loin de la Mostra de Venise et avec Toronto comme autre féroce compétiteur. Locarno ne peut se battre à armes égales, l'admet sans gêne, et c'est ce qui fait sa force, mais constitue également son talon d'Achille. Bien sûr, les critiques avisés, ou un peu snobinards, pourront dans quelques années dire qu'ils ont été témoins (peut-être...) des premiers essais de tel génie maintenant consacré par tous, mais parfois que de chemins tortueux pour y parvenir... Et ce sont les cinéphiles dévoués qui en font parfois les frais. La capacité de rechercher la nouveauté et de composer avec l'inattendu, n'est-ce pas quelques-uns des défis du cinéophile? Chacun a toutefois ses limites, comme on a pu le constater devant les salles clairsemées lors du dernier FFM...

Le Léopard d'or représente la consécration de l'œuvre la plus achevée de la compétition, mais aussi la promesse que le cinéaste auréolé n'a pas dit son dernier mot, et qu'il le clamera haut et fort sur d'autres tribunes. Cependant, ces paris sur l'avenir sont bien sûr hasardeux, et le rôle de « tête chercheuse » s'apparente parfois à celui de la voyante, espérant que ses prédictions se révéleront justes. C'est ainsi que l'on a su reconnaître le talent de Terence Davies (**Distances**, **Still Lives**, 1988), Wolfgang Becker (**Schmetterlinge**, ex æquo la même année, et qui nous donnera plus tard **Good Bye, Lenin!**), Claire Denis (**Nénette et Boni**, 1997). Mais que sont devenus ou, pire, avez-vous vu les films de Hélène Angel (**Peau d'homme, cœur de bête**, 1999), Iain Dillthey (**Das Verlangen**, 2002) ou Saverio Costanzo (**Private**, 2004)? Si l'on exclut les Oscar, pour des raisons de proximité culturelle et de matraquage publicitaire intensif (!), seule la Palme d'or, ou dans une moindre mesure les César, offre une visibilité réellement internationale, et des chances assez grandes pour une œuvre et son auteur de pouvoir voyager à travers le monde. Les dirigeants de Locarno n'ont pas cette prétention, d'où la grande liberté qu'ils s'accordent lorsque vient le moment de la sélection. Toutefois, on l'a vu encore récemment, un film comme **La Neuvaïne**, de Bernard Émond, dont la démarche rigoureuse et la pertinence du sujet cadraient avec les objectifs de Locarno, a su en tirer un maximum de bénéfices. De retour au pays auréolé de trois prix (Prix d'interprétation masculine, Prix du jury des jeunes et Prix œcuménique), **La Neuvaïne** a connu un succès enviable, généré en partie par cette reconnaissance;

que ceux qui doutent encore de la pertinence des festivals, des compétitions et des trophées lèvent la main...

Avouons-le, les habitants de Locarno et des environs n'étaient guère attirés par la vaste rétrospective Orson Welles. Bien sûr, ils pouvaient y voir tous ses films inachevés, et ces documentaires parfois tristes, parfois amusants, sur ses frasques mémorables sur les plateaux de tournage et dans sa vie privée — les deux s'entremêlaient souvent. La planète cinéma étant ce qu'elle est, vu du sol, on aime bien regarder les étoiles... Les passages de Susan Sarandon, John Malkovich, et dans une moindre mesure de Wim Wenders et Terry Gilliam, attisaient davantage la curiosité du grand public. Et ceux-ci ne se faisaient pas prier. Sous un ciel toujours clément — lors de l'édition 2004, comme le rapportait mon collègue Michel Coulombe, c'était la pluie, et non les stars, qui était au rendez-vous... —, des milliers de personnes se massaient à la Piazza Grande pour voir des films à l'esthétique plus consensuelle. Primeurs prestigieuses (**Don't Come Knocking**, de Wim Wenders), perles du septième art (**Nashville**, de Robert Altman) ou nouveautés avec distribution alléchante (**Rag Tale**, de Mary McGuikian, avec Jennifer Jason Leigh, Malcolm McDowell et Rupert Graves) ont divertit, et parfois ennuyé, un vaste public venu de tous les coins de la région. Imaginez l'esplanade de la Place des Arts prise d'assaut par une grande foule... mais qui ne serait pas entourée de cette architecture fonctionnelle et anonyme, héritage des années 1960, décennie dédiée à la gloire du béton...

Retour forcé à la réalité... du FFM

Justement, parlant de la Place des Arts, refuge — mais pour combien de temps encore? — du FFM, la tentation est grande de comparer ces trois événements qui, sous plusieurs aspects, affichent bien des similitudes. Les stars y viennent souvent en coup de

vent, comme ce fut le cas de Robert Redford et de Sharon Stone à Karlovy Vary, et de Maggie Cheung au FFM, mais leur donnent une dimension plus populaire, plus *glamour*, que seulement cinéphilique. Car l'écho assourdissant de leur présence confirme que, contrairement au firmament de Cannes, Berlin ou Toronto, ils représentent surtout de la visite rare. D'où l'éclat qu'ils projettent lorsqu'ils débarquent à Karlovy Vary, Locarno ou Montréal.

Derrière les stars, que certains habitués du FFM jugent d'aucune utilité, grouille tout un monde, une industrie, qui donne aux événements leur lustre, leur renommée. La présence de vedettes attire des journalistes, mais aussi des cinéastes, des producteurs et des distributeurs qui veulent se faufiler sous les projecteurs pour attirer l'attention. Le jour où le septième art ne fera plus rêver grâce à ceux et celles qui se jettent en pâture devant les caméras, les festivals, les grands comme les plus petits, ne seront bientôt plus que souvenirs de paillettes et de tapis rouge. Il fallait fréquenter les corridors du FFM pour se rendre compte qu'il y avait plus de courants d'air que de vedettes, d'où ce parfum de fin de règne qui s'est fait sentir pendant toute la durée de l'événement.

Pour s'imposer dans le calendrier des journalistes, des cinéphiles, et celui de l'industrie, un événement doit se singulariser, miser sur ses forces (la diversité de la programmation et le dynamisme de l'équipe pour Karlovy Vary; le cadre enchanteur et son mandat de défricheur pour Locarno; le caractère international de sa sélection et la vigueur du cinéma québécois pour le FFM) et surtout, ne pas prétendre qu'il peut compéitionner avec les plus grands... s'il n'en a pas les moyens. Karlovy Vary et Locarno ont compris que jamais ils n'obtiendraient la notoriété de Cannes. Et ils ne s'en portent pas plus mal. Auraient-ils une recette pour dégonfler les *ego* de nos barons du septième art? ■



L'esplanade de la Place des Arts lors du plus récent Festival des films du monde — Photo : Sylvain Légaré/FFM